

Café 86 la paresse

La table ronde mardi 2 avril 18h

Comme mère de tous les vices ou mère de la philosophie (l'oisiveté selon Hobbes), la paresse est-elle l'inclination la plus odieuse ou un art de vivre ?

I) la fuite de la réalité

1) la paresse comme répugnance pour le bien spirituel

La paresse est en général très négativement connotée, et ce depuis la nuit des temps : identifiée à l'acédie par Thomas d'Aquin, elle est un péché capital ; mais s'agit-il réellement d'elle ? Car saint Thomas parle d'acédie, et non de paresse, ce qui laisse déjà régner un certain flou sur la nature véritable du phénomène concerné. L'acédie¹ telle que la définissent les Pères du désert, et en particulier Évagre le Pontique, moine égyptien au IV^e siècle, affecte en priorité les ermites lorsqu'ils perdent le goût de s'occuper de leur vie spirituelle. Les moines, abattus par cette atonie qu'on nomme aussi « démon de midi » parce qu'elle est particulièrement sensible à ce moment de la journée où, dans le désert, le temps semble s'étirer à l'infini, n'ont plus la force d'accomplir leurs tâches et sombrent dans une inactivité qui peut rappeler la paresse, au sens où elle est entendue habituellement, c'est-à-dire comme une absence de ressort intérieur conduisant à la passivité, à l'immobilité, à l'incapacité de réaliser les actions qui reviennent à tout individu. C'est l'acédie qui est un péché capital pour saint Thomas d'Aquin, parce qu'elle empêche le moine de poursuivre son cheminement spirituel vers Dieu, parce qu'elle est une tristesse « qui vient de la répugnance de la volonté humaine pour le bien spirituel divin ».

2) la paresse comme pathologie de l'existence

Il peut arriver en analyse que la paresse se présente sous les traits d'une difficulté, voire d'une incapacité à se « débrouiller » (le terme est en lui-même intéressant...) pour s'en sortir dans la vie. Le monde apparaît comme un réseau enchevêtré de chemins et de routes dont le fonctionnement est impénétrable : on erre alors dans les marges, en cherchant l'entrée, ou bien on s'enfuit ailleurs, dans des univers parallèles où il fait meilleur vivre, dans les vapeurs de l'alcool ou les substances toxiques. Cette inaptitude profonde à se conformer au principe de réalité, comme dirait Freud, peut prendre le masque d'une paresse généralisée : manque de

¹ Au chapitre 12 de son Traité pratique, Évagre écrit : Le démon de l'acédie, qui est appelé aussi « démon du midi », est le plus pesant de tous ; il attaque le moine vers la quatrième heure et assiège son âme jusqu'à la huitième heure. D'abord il fait que le soleil paraît lent à se mouvoir, ou immobile, et que le jour semble avoir cinquante heures. Ensuite, il le force à avoir les yeux continuellement fixés sur les fenêtres, à bondir hors de sa cellule, à observer le soleil pour voir s'il est loin de la neuvième heure, et à regarder de-ci, de-là si quelqu'un des frères... En outre, il lui inspire de l'aversion pour le lieu où il est, pour son état de vie même, pour le travail manuel, et, de plus, l'idée que la charité a disparu chez les frères, qu'il n'y a personne pour le consoler. Et s'il se trouve quelqu'un qui, dans ces jours-là, ait contristé le moine, le démon se sert aussi de cela pour accroître son aversion. Il l'amène alors à désirer d'autres lieux, où il pourra trouver facilement ce dont il a besoin, et exercer un métier moins pénible et qui rapporte davantage ; il ajoute que plaire au Seigneur n'est pas une affaire de lieu : partout en effet, est-il dit, la divinité peut être adorée. Il joint à cela le souvenir de ses proches et de son existence d'autrefois, il lui représente combien est longue la durée de la vie, mettant devant ses yeux les fatigues de l'ascèse ; et, comme on dit, il dresse toutes ses batteries pour que le moine abandonne sa cellule et fuie le stade. Ce démon n'est suivi immédiatement d'aucun autre : un état paisible et une joie ineffable lui succèdent dans l'âme après la lutte. ÉVAGRE LE PONTIQUE, Traité pratique ou le moine, t. I, Paris, Cerf (coll. « Sources Chrétiennes », 170), 1971, p. 21-28

courage pour saisir sa vie à bras-le-corps, manque d'énergie pour chercher les voies d'entrée dans le monde, maladresse, pusillanimité, aboulie mentale, renoncement, les mots ne manquent pas pour qualifier cette difficulté à exister dont la paresse est un des symptômes. Difficile ici de ne pas penser à Emmanuel Lévinas dans ses considérations sur « la relation avec l'existence » dans l'ouvrage *De l'existence à l'existant*. Examinant « les formes concrètes de l'adhérence de l'existant à l'existence où s'esquisse déjà leur séparation », Lévinas s'intéresse à *la naissance* de l'adhésion à l'existence, et envisage alors la fatigue et la paresse comme « des positions à l'égard de l'existence » ; non pas comme des contenus de pensée donc mais comme des événements à part entière, et en l'occurrence, des événements de refus : c'est « le recul devant l'existence qui fait leur existence ». Lévinas² situe très précisément la paresse au commencement de l'acte, juste après l'intention : « (...)elle se trouve entre le devoir clair de se lever et la pose du pied sur la descente de lit » ; et « la paresse se rapporte au commencement comme si l'existence n'y accédait pas d'emblée, mais la prévivait dans une inhibition ». L'intention est là, un élan l'accompagne (...), mais le paresseux s'arrête au bord du commencement de l'acte. Car commencer engage l'être dans l'existence ; ne pas pouvoir commencer, c'est rester au seuil de l'acte voire reculer devant lui. La paresse est paresse d'exister, dit Lévinas. Certes, elle peut se vivre comme une inaction passagère, parfois même vitalement nécessaire, qui répète ce même schéma de non-commencement sans toutefois l'ériger en règle. Mais la paresse profonde, véritable, telle que nous la verrons à l'œuvre chez Oblomov, est une abdication devant l'existence si l'on considère avec Lévinas qu'exister c'est s'embarquer dans l'inaccoutumé, l'aventure et l'inconnu.

Oblomov³

Ne rien faire, ne pas déménager, ne pas sortir de ses appartements, ne pas maîtriser les indicateurs temporels maintient Oblomov dans un état conforme à son désir le plus profond : rester fixé à un moment de son existence, comme s'il avait été arrêté dans son développement et figé dans une forme donnée, et ce pour le restant de sa vie. Quel est ce stade auquel il en est resté

² Au temps sévère des Pères et Docteurs de l'Eglise la paresse a été mise au rang, selon les auteurs et les époques, de vice ou de péché capital. C'est qu'on y a vu un piège démoniaque pour détourner le croyant de son chemin spirituel. A l'époque moderne et à la suite de tous les *éloges de*, des *droits à*, la paresse a gagné quelques quartiers de noblesse. Elle n'est plus prise pour une passivité amorphe et stérile mais une activité qui réclame du soin. Chez le Lévinas de *De l'existence à l'existant* (1978) la paresse semble d'abord gagner en autonomie et donc en dignité : « (elle) n'est ni l'oisiveté, ni le repos Levinas. Elle comporte, comme la fatigue, une attitude à l'égard de l'acte. Mais elle n'est pas une simple indécision, un embarras de choix. Elle ne ressort pas d'un défaut de délibération, car elle ne délibère pas sur la fin. », mais très vite elle est à nouveau vue comme une aversion pour l'effort, une faiblesse de la volonté : « elle se trouve entre le devoir clair de se lever et la pose du pied sur la descente de lit. Mais elle n'est pas non plus impossibilité matérielle d'exécuter un acte, passant nos forces, ni la conscience de cette impossibilité, puisqu'elle peut être surmontée et puisque la certitude de cette possibilité fait la mauvaise conscience de la paresse. » Au regard de l'acte : « la paresse est une impossibilité de commencer (...) en tant que recul devant l'acte (elle) est une hésitation devant l'existence, une paresse d'exister ». Le « paresseux » est essentialisé et appartient à la tribu des peine-à-vivre : « La peine de l'acte dont le paresseux s'abstient n'est pas un contenu psychologique de douleur, mais un refus d'entreprendre, de posséder, de s'occuper. C'est à l'égard de l'existence elle-même comme charge que la paresse est une aversion impuissante et sans joie (...) Elle est fatigue de l'avenir » Jean-Marc Rouvière

³ **Oblomov** est un roman de l'écrivain russe Ivan Gontcharov publié en 1859. L'**obломovisme** est un mélange d'apathie, de léthargie, d'inertie, d'engourdissement, de rêverie inactive, qui se manifeste dans l'horreur du travail et de la prise de décision, la procrastination.

La **procrastination** (du latin *pro* « en avant » et *crastinus* « du lendemain ») est une tendance à remettre systématiquement au lendemain des actions (qu'elles soient limitées à un domaine précis de la vie quotidienne ou non). Le « retardataire chronique », appelé procrastinateur, n'arrive pas à se « mettre au travail », surtout lorsque cela ne lui procure pas de satisfaction immédiate

et qu'il ne veut plus quitter ? Le fameux « rêve d'Oblomov » au chapitre 9 de cette première partie nous livre la réponse (...)

. Ce rêve est un retour dans le passé : il raconte l'enfance et l'adolescence d'Oblomov et dévoile « le monde béni, la région merveilleuse » où Oblomov a vu le jour : *Le cœur humain toujours aspire à se terrer dans ce coin ignoré pour y goûter un bonheur peu connu. Et là, tout promet une vie longue et paisible jusqu'à l'extrême vieillesse, messagère d'une mort tranquille semblable à un doux sommeil*⁴.

De quoi ce type-là de paresse oblomovienne est-il le symptôme ? Le psychanalyste et philosophe J.-B. Pontalis, dans une petite étude intitulée *L'homme immobile*⁵, risque sans dogmatisme et comme sur la pointe des pieds, l'interprétation suivante : le petit enfant malicieux qui regardait les autres dormir est devenu lui-même le dormeur de son existence dès lors que se sont éteints ceux qui veillaient sur sa vie, et en particulier celle qui la lui avait donnée. Par une décision inconsciente mais qui a la force d'un choix inentamable, une « insondable décision de l'être » pour utiliser la formulation lacanienne, Oblomov devient un élément de la maison de son enfance et ainsi le gardien de sa pérennité. Je cite Pontalis : « [...] la situation s'est inversée : ce n'est plus la maison la dormeuse mais lui le dormeur. Pourquoi, sinon pour que la maison ne meure pas, demeure hors du temps ? » Le psychanalyste cherche un sens au symptôme ; ainsi pour Pontalis, le désir inconscient qui se manifeste dans la paresse d'Oblomov, c'est celui d'inscrire la maison de l'enfance, et peut-être la mère avec elle, dans l'éternité. Demeurer hors du temps, pour ne jamais mourir. En d'autres termes : être paresseux pour ne pas s'exposer à la mort, dans l'illusion, peut-être un peu enfantine, de l'éviter. Cependant, pour l'observateur extérieur et rationnel, ce désir est coupable parce qu'il se dérobe à la définition de la vie conçue comme une avancée vers l'inconnu, un progrès vers l'extérieur. Freud dit combien il faut aller à l'encontre de ce désir inconscient qui est l'expression d'une pulsion mortifère ; voici comment il s'exprime dans *L'avenir d'une illusion* :

Mais n'est-il pas vrai que l'infantilisme est fait pour être dépassé ? L'être humain ne peut rester enfant éternellement, il faut qu'il finisse par sortir, dans la « vie hostile ». On est en droit d'appeler cela « l'éducation à la réalité » ; ai-je besoin de vous révéler que l'unique intention de mon écrit est d'attirer l'attention sur la nécessité de ce progrès ? Valérie Chevassus-Marchionni, La paresse est-elle un symptôme pour la psychanalyse ? : Étude de deux cas littéraires : Oblomov d'Ivan Gontcharov et le héros d'Italo Svevo dans *Ma paresse*, Paresse, Faculté de philosophie, Université Laval Volume 73, numéro 3, octobre 2017

II La paresse : sujet politique pour condamner la société qui aliène l'individu

a) nouveau paradigme

Si on évoque encore aujourd'hui Évagre et Cassien, c'est pour dépasser une notion plutôt banalisée de la paresse (négligence des devoirs et insouciance) et pour souligner l'idée d'une faillite des espérances, de l'effondrement d'un excès d'attentes suscitées par le monde du travail. Face à la mélancolie et à la dépression, face à l'arrêt de travail et à l'épuisement professionnel, une médicalisation soutient de plus en plus l'individu pour pallier la détresse... de vivre. C'est sur cette scène socio-culturelle qu'il faut enfin se demander comment réfléchir à nouveau la paresse d'un point de vue anthropologico-théologique. La paresse ne pourrait-elle pas apparaître comme une attitude de résistance sociale, pour permettre d'être et de vivre autrement ? La paresse ne pourrait-elle pas être perçue comme temps et espace pour être soi-même, comme loisir de l'inutile et de la gratuité ou encore comme vacances, dont on dispose-

⁴ *Oblomov* p. 149

⁵ Jean-Bertrand PONTALIS, *Perdre de vue*, Paris, Gallimard (coll. « Folio essais »), 1988, p. 13-21

rait pour sortir du rythme trop structuré par le travail et l'organisation d'un quotidien, réglé au quart de tour ? Pourrait-on imaginer la paresse comme antidote pour favoriser une sortie du cadre trop étroit et étriqué dans lequel nous nous retrouvons en société ? La paresse comme temps, rythme et espace de vie autres ? La paresse comme condition de la percée et de la rencontre de l'Autre ? La paresse comme mise en disponibilité pour accueillir, pour écouter et pour partager le pain de la route ? Pour se reconnecter sur son environnement et son intériorité ? Marc Dumas, Contextualités des lectures théologiques sur la paresse, *ibid* Laval ..

b) Être heureux sans travailler est presque devenu un tabou. Au début du XIX^e siècle, Hegel tente de ⁶démontrer que c'est par le labeur, et non plus par le loisir aristocratique ou le retrait hors du monde, que nous nous élevons au-dessus de la nature et accédons à notre humanité. Le travail permet de développer des qualités que nous n'aurions pas soupçonnées sans lui : il nous transforme. Il nous amène aussi à modifier le monde environnant, à le modeler à notre image, le peuplant d'objets qui sont nos œuvres, en en calculant ou en en détournant les effets naturels. Il nous pousse, bien souvent, à approfondir nos rapports à autrui, par la collaboration, ou dans la reconnaissance par les autres de ce que nous avons bien réalisé. Nous tirons souvent de notre ouvrage une certaine fierté ou une approbation de soi qui infuse sur le reste de notre existence. Certes, le travail peut nous aliéner, retourner tous ces avantages en cauchemar : sentiment d'obéir à des normes ou à des supérieurs au lieu d'exercer nos propres talents, manque de temps ou de moyens pour bien faire les choses, destruction du plaisir d'avancer par la tyrannie des « process » ou des évaluations, perte du sens de la finalité de ce que nous construisons, surinvestissement suicidaire... Cela fait des siècles que nous espérons, luttons parfois, afin de désaliéner le travail. Et constatons en retour que de nouvelles formes de souffrance viennent se substituer ou s'ajouter aux anciennes : le cadre, sommé d'être créatif, souffre parfois autant que le manoeuvre dans son usine. Notre rapport au travail ressemble à une attente jamais comblée. Nous sommes les amoureux transis et frustrés de la valeur absolue de notre temps. **Par Michel Eltchaninoff, philosophie magazine, n°89, Mai 2015**

c) Le travail, un mensonge de la société bourgeoise

Le Droit à la paresse ⁷s'ouvre sur le mensonge originel qui a condamné l'homme et la femme à travailler. Selon Lafargue, la morale bourgeoise s'est appuyée sur la morale chrétienne pour

⁶ Dans la *Phénoménologie de l'Esprit*, Hegel affirme que « *c'est par la médiation du travail que la conscience vient à soi-même* ». Le travail permet d'« *être-pour-soi* », de se reconnaître dans un rapport immédiat au monde par ses propres actions. Il nous mène à « *l'intuition de l'être indépendant, comme intuition de soi-même* » : le travail nous libère, fussions-nous esclaves. Le maître, lui, oisif, est incapable d'agir sur le monde. Il dépend de son esclave.

⁷ Une étrange folie possède les classes ouvrières des nations où règne la civilisation capitaliste. Cette folie trame à sa suite des misères individuelles et sociales qui, depuis deux siècles, torturent la triste humanité. Cette folie est l'amour du travail, la passion moribonde du travail, poussée jusqu'à l'épuisement des forces vitales de l'individu et de sa progéniture. Au lieu de réagir contre cette aberration mentale, les prêtres, les économistes, les moralistes, ont sacro-sanctifié le travail. Hommes aveugles et bornés, ils ont voulu être plus sages que leur Dieu ; hommes faibles et méprisables, ils ont voulu réhabiliter ce que leur Dieu avait maudit. Moi, qui ne professe d'être chrétien, économe et moral, j'en appelle de leur jugement à celui de leur Dieu ; des prédications de leur morale religieuse, économique, libre-penseuse, aux épouvantables conséquences du travail dans la société capitaliste.

Dans la société capitaliste, le travail est la cause de toute dégénérescence intellectuelle, de toute déformation organique. Comparez le pur-sang des écuries de Rothschild, servi par une valetaille de bimanés, à la lourde brute des fermes normandes, qui laboure la terre, chariote le fumier, engrange la moisson. Regardez le noble

asservir la classe ouvrière, lui faire aimer le travail et fuir la paresse⁸. Pour rétablir la vérité, il cite le discours de Jésus-Christ sur la montagne, dans l'évangile de Matthieu : « Contemplez la croissance des lis des champs, ils ne travaillent ni ne filent, et cependant, je vous le dis, Salomon, dans toute sa gloire, n'a pas été plus brillamment vêtu » La parole de Jésus sera reprise dans d'autres éloges de la paresse pour dénoncer le mensonge fait aux femmes et aux hommes (..)

Si, dans les éloges, il est souvent question de liberté, c'est que le travail a rendu les êtres esclaves de « besoins factices ». En effet, la société du travail est une société qui produit trop et consomme trop. C'est encore Lafargue qui, le premier, dénonce le paradis artificiel produit par la religion du travail. Non seulement les consommateurs ont de faux besoins, mais les « produits sont adultérés pour en faciliter l'écoulement et en abrégier l'existence », les industriels s'efforçant de « fournir du travail aux ouvriers qui ne peuvent se résigner à vivre les bras croisés ». Non, décidément, le travail ne libère pas, c'est un autre de ses mensonges, et c'est une « production intensifiée au-delà des besoins » qui nous enchaîne au travail⁹

Dans ses éloges, la paresse supprime tout rapport de domination. Par nature, le paresseux fuit le pouvoir, il n'est ni querelleur ni bagarreur et, comme il fuit le travail, il ne cherche pas, dans sa grande sagesse, à l'imposer aux autres. Il dépose les armes et tous les attributs du pouvoir pour flâner en toute quiétude et, plutôt que de soumettre la nature, il accède à ses merveilles. Les éloges renouvellent ainsi le mythique Pays de Cocagne où les ordres perdent leur sens dans l'abondance : chevaliers, clercs et paysans tombent armes, plumes et faux pour s'adonner à la bombance et à la rêverie. C'est ainsi qu'en mettant fin au travail, la paresse en termine avec toute forme d'exploitation, des êtres comme de la nature. Elle arrête même la colonisation des peuples auxquels le vice du travail a été inculqué

Henri Jorda, Le travail et ses fins dans les éloges de la paresse, mardi 5 janvier 2016

d)Le refus de l'accélération temporelle

sauvage que les missionnaires du commerce et les commerçants de la religion n'ont pas encore corrompu avec le christianisme, la syphilis et le dogme du travail, et regardez ensuite nos misérables servants de machines. (...) Les philosophes de l'Antiquité enseignaient le mépris du travail, cette dégradation de l'homme libre ; les poètes chantaient la paresse, ce présent des dieux :

« *O Melibæe, deus nobis hæc otia fecit* (1). » Le Christ, dans son discours sur la montagne, prêcha la paresse : « *Contemplez la croissance des lis des champs, ils ne travaillent ni ne filent, et cependant, je vous le dis, Salomon, dans toute sa gloire, n'a pas été plus brillamment vêtu.* »

Jéhovah, le dieu barbu et rébarbatif, donna à ses adorateurs le suprême exemple de la paresse idéale ; après six jours de travail, il se reposa pour l'éternité.

(...)Toutes les misères individuelles et sociales sont nées de sa passion pour le travail. Paul Lafargue le droit à la paresse

(1) « Ô Mélibée, un dieu nous a donné cette oisiveté ». Virgile, Bucoliques.

⁸ Travailler est pour l'homme une loi naturelle, et, par conséquent, un devoir. En même temps qu'un estomac qui réclame des aliments, l'homme a des bras destinés à les lui apporter. Quand saint Paul dit : « *Qui non laborat nec manducet* », il ne fait que formuler une loi universelle. Celui qui la viole fait tort à ses semblables. L'oisiveté complète est une banqueroute frauduleuse

Emile de Laveleye, socialiste belge, *éléments d'économie politique* 1902

⁹ Nietzsche s'oppose à la fois à la morale bourgeoise de l'effort payant et à l'exaltation socialiste du travail qui entrave la liberté des désirs. Dans la glorification du travail, dans les infatigables discours sur la bénédiction du travail, je vois la même arrière-pensée que dans les louanges adressés aux actes impersonnels et utiles à tous : à savoir la peur de tout ce qui est individuel. Au fond, ce qu'on sent aujourd'hui, à la vue du travail - on vise toujours sous ce nom le dur labeur du matin au soir -, qu'un tel travail constitue la meilleure des polices, qu'il tient chacun en bride et s'entend à entraver puissamment le développement de la raison, des désirs, du goût de l'indépendance. [..] Ainsi une société où l'on travaille dur en permanence aura davantage de sécurité. Nietzsche, *Aurore*, pensées sur les préjugés moraux.

Dans ce contexte, on voit surgir, en réaction au développement des pratiques de l'urgence¹⁰, des mouvements divers contestant la pression temporelle dans le management des organisations, le culte de la vitesse, l'hyperactivité et l'hyper consommation. Profit son corrélat vertueux. Ainsi peut-on aussi interpréter l'éloge de la paresse que fait Corinne MAIER¹¹ comme une déclinaison des travaux d'Albert Hirschman (HIRSCHMAN, A., 1995) et particulièrement de son ouvrage "Exit, voice, loyalty" publié en 1970 aux Etats-Unis et traduit en français sous le titre de "Défection et prise de parole". Ce dernier fait l'éloge du désengagement ou de la défection comme l'une des attitudes possibles dans une situation de non-coopération¹². Le succès rencontré par l'ouvrage, qui décrit le monde de l'entreprise comme un monde absurde, traduit la perplexité et le désenchantement d'une génération de jeunes cadres surqualifiés et surdiplômés en rupture de lien avec le monde de l'entreprise, ses dérives managériales et ses pseudo-religions. On y apprend comment résister à l'entreprise en refusant d'être un « serviteur loyal et fidèle asservi aux besoins du groupe » : « La prétention de l'entreprise de mobiliser à son profit votre personne tout entière aboutit au résultat inverse : elle révèle l'oppression à laquelle vous devez répondre par un retrait subjectif sans appel, par un parasitisme discret, mais sans concession. ¹³» (C Maier, 2004-107) .

Valerie Carayol_«Contre l'urgence, la paresse, l'inaction, la lenteur »

e) Que vaut le désir d'authenticité ?

1)La pause comme quête de la vérité sur soi

Si la paresse est un péché à la tête d'une série d'autres, c'est qu'elle participe à ce type d'enjeu décisionnel questionnant non plus seulement les capacités techniques de l'humain mais le sens de ses actes, et cela à l'intérieur même des processus techniques. Elle le fait à la manière du silence qui, dans son rapport à la parole, accorde au sujet « une suspension qui [l'] autorise à se saisir des circonstances à son rythme propre, à ne pas perdre pied et à prendre le temps de la réflexion ». Mais en même temps, elle reste un symptôme de la peur de vivre et peut conduire à l'abatement du sujet. Dans un cas comme dans l'autre, elle met cependant en jeu une quête de vérité. Fût-ce subrepticement, elle souligne le tragique d'une histoire, ce tragique qui dans les conjonctures humaines consiste à devoir choisir entre vivre dans la vérité, c'est-à-dire dans la fidélité au désir, ou « vivre dans le simulacre ». Se configure ainsi un « espace du désir ». Signe et produit de l'inadéquation entre l'être concret et ses idéaux, cet espace engage les deux versants de l'être : son ipséité et son identité. D'un côté, il stimule sa quête d'authenticité, l'incite à interroger le sens de ses mobilisations, le pousse à scruter

¹⁰ L'urgence et le sentiment d'urgence, accentués par l'utilisation des technologies de communication, suscitent de manière croissante des réactions de rejet, des comportements et réflexions critiques, voire le développement de nouvelles pratiques marchandes à rebours des pratiques misant sur le « temps réel », la réactivité ou la vitesse.

¹¹ Corinne Maier, née le 7 décembre 1963 à Genève, Bonjour paresse : De l'art et de la nécessité d'en faire le moins possible en entreprise, 2004

¹² *Au contraire, l'apathie, qui est l'inverse absolu de la protestation, n'ouvre pas le conflit et ainsi contribue à reproduire le contrôle social, mais provoque une détérioration de la coopération. Dans la mesure où il n'adhère plus à la finalité de la relation, où il profite de son statut, où il en fait le moins possible, où il contribue peu ou mal à la réalisation des objectifs, où il ne prend plus d'initiatives visant à améliorer la qualité du produit de la coopération, l'individu apathique la détériore.* Guy Bajoit

¹³ Dans tous les cas, l'activisme consentant du travailleur est fustigé comme un accord implicite au modèle de production capitaliste et l'inertie, la paresse ou le désengagement, prônés comme un moyen de manifester son désaccord en actions et non en paroles. L'inertie ou le parasitisme manifeste la désillusion et le désinvestissement de la parole et de la négociation.

l'intimité de son être pour assurer l'à-propos des objets offerts à son désir. De l'autre côté, il le pousse à s'exposer au langage pour établir des rapports consistants avec le monde. (...) L'enjeu devient, pour le sujet désirant, d'inscrire dans le monde extérieur des représentations acceptables, c'est-à-dire crédibles, de l'idéal qu'il nourrit dans l'intimité. Tel est le rôle attendu des objets de son désir. Compagnons nécessaires de ses mobilisations mais leurres dès lors qu'ils en arrêtent le mouvement ou pire, le trompent..

Raymond Lemieux, paresser, dans les craquelures de la vie, université *Laval théologique et philosophique*, 73, 3 (octobre 2017)

2) l'authenticité piégée par la société de consommation

La réalité sociale est intrinsèquement ambivalente et ma propre approche du réel l'est tout autant. Car nos sociétés néolibérales produisent des champs magnétiques d'idéaux qui agissent simultanément vers des pôles opposés : autonomie et protection, authenticité et conformité, contrôle de soi-même et expression de soi-même, etc. Mais l'intéressant est que l'individu moderne ne le vit pas du tout comme une contradiction. En effet, aujourd'hui, la définition de soi passe par une fusion du sujet et de l'objet. Le sujet ne peut plus se concevoir sans objets... au point de se prendre lui-même comme objet de consommation : le développement personnel repose sur une culture du moi « amélioré », dans laquelle le moi se produit et se consomme.

Risque-t-on de découvrir que, finalement, le moi n'existe pas ou que nos quêtes d'authenticité sont vouées à l'échec ?

En tout cas, les algorithmes sont un bon exemple de ce que serait une subjectivité vide ! Ils parviennent par le calcul à anticiper nos comportements sans avoir aucun élément sur ce que nous sommes psychologiquement. Nous assistons à une nouvelle façon d'imaginer le consommateur qui ne passe plus par la psychologie. Quant à l'authenticité, elle est effectivement au cœur de la crise actuelle du sujet, souvent traduite par la crise des identités. Mais elle est un vecteur très important de l'univers moral des modernes. L'idée de l'individu authentique naît avec Rousseau au XVIII^e siècle : il existe un soi authentique « à l'état naturel », subverti par la société et enfoui en-dessous d'elle. Plus tard, l'authenticité va devenir non plus la voix de la conscience morale mais l'expression de la vérité du moi – c'est le « *moi véritable* » théorisé par le psychanalyste Donald Winnicott. Le reconquérir est un signe de santé mentale. D'où l'énorme marché thérapeutique des marchandises émotionnelles dont nous venons de parler, qui est structuré autour de cette idée motrice. L'authenticité est devenue aussi une expérience performative. Par exemple, une *rave* techno où l'on se déchaîne sera vécue comme plus authentique qu'un concert classique écouté dans la concentration. L'idéal d'authenticité est un code qui organise nos décisions de vie et nos pratiques de consommation. C'est bien pourquoi le capitalisme donne le sentiment d'être indépassable, car il a su redéfinir la subjectivité elle-même, non pas en dessinant autoritairement les normes, mais en s'insérant dans ce qui lui est le plus essentiel.

Eva Illouz: "Nous croyons à l'amour sans vraiment y croire" *Phie magazine*, 127, mars 2019

III) un art de vivre

a) Bénéfices de l'inactivité

Dans son ouvrage « *Auto-Pilot, the art and science of doing nothing* », Andrew Smart, chercheur, fait l'éloge de l'inactivité. Il défend le droit à ne rien faire et souligne les risques du stress, qui serait aussi dangereux que le tabac

Quels sont les bénéfices de l'inactivité ?

Les gens ne réalisent pas que leur cerveau fonctionne beaucoup en réalité quand ils sont allongés à ne rien faire. Votre cerveau a un mode par défaut, le pilote automatique, qui devient très actif quand vous prenez votre temps et ne faites rien. Cet état permet à votre cerveau de travailler sur ce qui se passe intérieurement, dans votre conscience. Vous pouvez alors com-

mencer à découvrir ce qui se passe sous la surface, dans votre inconscient, et mieux comprendre vos émotions. Cet état vous permet d'être créatifs, car votre cerveau peut trouver des connexions bizarres entre les choses. Newton, Descartes et Archimède ont tous eu leurs plus grandes révélations alors qu'ils étaient assis à ne rien faire. Donc, la prochaine fois que votre esprit vagabonde, regardez où il s'en va !

Ne rien faire nous paraît souvent impossible. Pourquoi avons-nous cette sensation ? Notre cerveau est-il vraiment capable de stopper toute activité intellectuelle ?

Pour faire simple, notre cerveau est toujours en fonctionnement, il n'est jamais au repos. Mais nous vivons dans une culture qui stigmatise le fait de ne rien faire en appelant ça de la paresse. Ce qui nous fait nous sentir coupable quand nous ne faisons rien. Mais avec notre compréhension actuelle du cerveau, on voit qu'être paresseux est en fait nécessaire à notre esprit et à notre santé à long terme. Si nous sommes toujours concentrés sur des choses à faire, à planifier et à organiser, notre cerveau réagit en relâchant des hormones de stress et en se mettant dans un état d'hyper-vigilance qui fait souffrir notre capacité à penser clairement. Je ne dis pas qu'il faudrait qu'on arrête de travailler, mais je pense qu'il faudrait qu'on travaille moins. Les preuves scientifiques et cliniques de cela sont de plus en plus frappantes. C'est tout à fait comme la cigarette. Il y a cinquante ans, personne ne pensait que la cigarette était mauvaise, maintenant, même les fumeurs savent qu'elle est très dangereuse. Je pense qu'il en est de même avec l'éthique du travail.

B) La paresse et la capacité à s'émerveiller

Chez Vaneigem¹⁴, la paresse est un état contemplatif, un retour à la nature, au merveilleux, au monde de l'enfance, avec ses contes et ses légendes. Le travail, lui, est pulsion de mort, frénésie d'un monde qui refoule tous les désirs. C'est « l'intelligence des désirs » que le travail abolit, lui préférant les explications toutes faites. Difficile alors de s'adonner à la paresse, de se laisser aller. Difficile d'enchanter le monde quand le travail exerce sa discipline depuis plusieurs siècles, vieillit et use les êtres toujours plus vite en effaçant tout ravissement. Peut-être, propose Vaneigem, en exerçant « l'art de redevenir enfant ». C'est, en tout cas, en cultivant la lenteur, la spontanéité et le merveilleux, que le paresseux peut accéder à l'univers enchanté Henri Jorda, Le travail et ses fins dans les éloges de la paresse, mardi 5 janvier 2016,

c) l'oisiveté et la création artistique

La question du temps me passionne car elle est au croisement de la philosophie, de la science, de l'art. J'insiste, à Venise, pour rappeler que, parfois, le temps de l'art est celui de l'inaction. Les artistes vivent dans une oisiveté productive, un vagabondage mental, un état de « *non-vigilance* », comme le dit le plasticien Fabrice Hyber. En cette époque où nous consommons toujours plus le présent, ils nous rappellent l'importance de ce que les Romains appelaient l'*otium*, l'oisiveté, en opposition au *negotium*, les affaires publiques. Il est primordial de réhabiliter la paresse. Certains artistes le font merveilleusement, comme Raymond Hains, qui avait un rapport très particulier au temps. On pouvait croire qu'il ne faisait jamais rien, se contentant de parler sans cesse avec un art fou de la conversation. Et pourtant, il a découvert tellement de territoires, et sa production est d'une telle vivacité !

Christine Macel, conservatrice en chef au Centre Pompidou, commissaire biennale Venise

¹⁴Quand la paresse ne nourrira plus que le désir de se satisfaire, nous entrerons dans une civilisation où l'homme n'est plus le produit d'un travail qui produit l'inhumain.

Raoul Vaneigem